

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LA FILLE DE MARGUERITE

TROISIÈME PARTIE.—MME VERDIER.

VII.

L'officier de police prit le sac des mains du brigadier, l'examina à son tour et demanda :

— Contenait-il de l'argent au moment de l'attaque dont vous avez été victime ?

— Il ne contenait absolument rien...répondit Paul. Je l'avais apporté comme pièce de conviction...C'est le sac volé au chemin de fer de l'Est par Oscar Loos.

Par hasard l'officier de police appuya sur le ressort de la serrure, et s'écria, en voyant le sac s'ouvrir :

— Qu'est-ce que cela ?

— Quoi, donc, monsieur ? fit l'étudiant.

— Ce sac, disiez-vous, était vide...

— Ne l'est-il pas ?

— Non, puisque le coup de couteau a mis à découvert des papiers...

— Des papiers...répéta le jeune homme stupéfait.

— Voyez...

Et l'officier de police montrait l'angle d'une enveloppe sortant de l'entaille faite par le couteau de Jarrelonge.

— En effet, dit Paul vivement, il doit y voir là un compartiment dont je ne soupçonnais pas l'existence... Permettez, monsieur...

— Faites...

L'étudiant prit l'objet qui depuis quelques secondes passait de main en main, et promena ses doigts sur la garniture intérieure, mais sans résultat.

— Je ne trouve point de secret... poursuivit-il, peu importe d'ailleurs...je saurai ce que sont ces papiers.

Puis, s'adressant au brigadier, il ajouta :

— Voulez-vous me rendre le service de fendre complètement ce sac...

— Tout à votre service, monsieur...

Le brave homme, tirant aussitôt un couteau de sa poche, introduisit la lame dans l'estafilade qu'il agrandit notablement d'un seul coup.

— Voilà...fit-il ensuite en exhibant de l'intérieur deux lettres qu'il tendit à Paul.

Celui-ci les saisit avec un empressement fiévreux, accompagné d'une anxiété facile à comprendre.

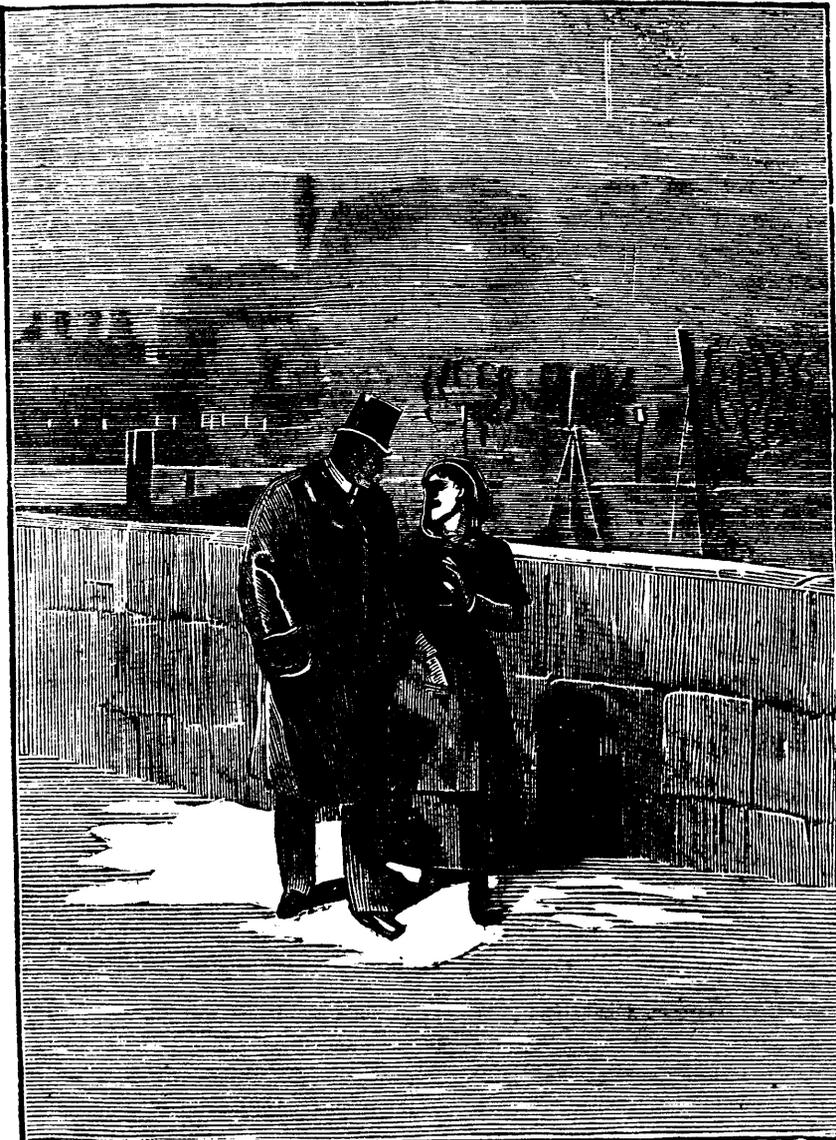
— Deux lettres... murmura-t-il. L'une ouverte...l'autre cachetée.

Il jeta les yeux sur la suscription de la seconde. Son visage pâle exprimait l'angoisse. Qu'allait-il apprendre ? Au moment où tout espoir semblait perdu, touchait-il an but de ses recherches ? Il lut à demi-voix :

— « Monsieur Ernest Auguy, notaire, 18 rue des Pyramides, Paris. »

Après avoir déchiffré cette adresse, il sortit l'autre épître de son enveloppe décachetée, la parcourut et s'écria :

— Mon Dieu !... Mais c'est la lettre envoyée à Maison-Rouge à Mme Ursule... La lettre qui l'attirait dans un piège comme déjà on y avait attiré Renée ! Et les misérables se sont servis de la signature du notaire : à qui Renée devait remettre l'enveloppe cachetée que voilà ! ! Cette enveloppe, d'où l'avenir



Zénaïde pinça ses lèvres et regarda son interlocuteur du coin de l'œil.

de ma fiancée dépend et que je portais avec moi sans le savoir ! Ah ! monsieur, que je suis heureux ! ! J'aurais volontiers payé de mon sang ce qu'a mis dans mes mains le misérable qui voulait me tuer !

— Il est certain que le hasard vous sert à merveille... répondit l'officier de police. Oscar Loos devait savoir que ces lettres étaient dans le sac et voulait les reprendre. C'est pour cela qu'il vous attirait dans un piège en vous donnant rendez-vous chez lui à onze heures du soir, et en vous attendant sur le chemin avec un complice !

Paul semblait avoir retrouvé toute sa force. La joie se peignait sur son visage. Ses regards étincelaient.

— Je ne veux même plus penser à ce que ce malheureux a tenté contre moi ! répondit-il. Dieu l'a puni... Il est mort... Je lui pardonne de tout mon cœur, ainsi qu'à ses complices, et je n'ai guère de mérite à cela puisqu'en voulant me perdre il a fait mon bonheur... Je vous en prie, ne donnez aucune suite à cette affaire... Je suis vivant, ma blessure n'offre aucune gravité, et je dois quitter Anvers en toute hâte pour regagner Paris... Promettez-moi donc de ne faire aucune enquête...

— Cela nous est impossible... répondit l'officier de police. Vous avez hâte de revoir celle que vous aimez... Rien de plus naturel et nous le comprenons, mais cela ne doit point nous empêcher de chercher le complice d'Oscar Loos... C'est notre devoir strict... Anvers est une ville infestée de bandits... Nous serions impardonnables si nous ne faisons tous nos efforts pour en amoindrir le nombre.

— Vous ne songez pas à me retenir ici, j'espère ? demanda Paul avec inquiétude.

— En aucune façon... Vous êtes libre de partir, mais nous continuerons l'enquête en votre absence... Il importe que justice soit faite dans la mesure du possible... Ce n'est pas vous seulement que nous voulons venger, c'est la sécurité publique qu'il nous appartient de sauvegarder... Je vous prierais de vouloir bien, avant votre départ, passer chez le commissaire en chef de la police d'Anvers, au bureau central, afin d'y signer le procès-verbal de l'attaque dont vous avez été l'objet, et d'y laisser votre adresse à Paris.

— Où se trouve le bureau central ?

— Rue des Orfèvres, numéro 13...

— J'y serai dans une heure...

Le médecin bondit.

— Dans une heure ! répéta-t-il avec une expression de stupeur.

— Oui, monsieur.

— Mais vous n'y songez pas, mon cher enfant. Votre blessure, quoiqu'elle ne soit point grave, vous oblige à un repos absolu.

— Du repos, docteur ! répliqua violemment le jeune homme. Je prendrais du repos quand je sais qu'on m'attend là-bas dans les larmes, en proie à de mortelles angoisses ! Ce repos équivaldrait pour moi à une agonie ! Il me tuerait ! J'ai la volonté, j'ai la force... Je partirai aujourd'hui même pour Paris.

— Cela vous serait impossible aujourd'hui... répondit l'officier de police.

— Impossible !

— Oui.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il est déjà tard et qu'il faut le temps d'aller à Bruxelles d'où le train pour Paris part à deux heures cinq minutes. Cela est matériellement impraticable...

— Soit... Je partirai seulement demain, par le premier train, mais ce soir je coucherai à Bruxelles. Docteur, je vous reverrai avant mon départ...

— C'est convenu, et au moment de vous mettre en route je vous ferai un bon pansement...

Le médecin, l'officier de police et le brigadier se retirèrent.

Paul se leva. L'énergie de sa volonté lui permettait de lutter contre la faiblesse physique résultant de la perte du sang.

Après avoir déjeuné légèrement à « l'Hôtel de la Grande-Place », il se rendit au commissariat central, où il fournit quelques dernières explications, signa le procès-verbal et donna son adresse à Paris.

À sept heures il dîna avec le médecin. À dix heures il partait pour Bruxelles où il couchait pour attendre le premier train du matin qui devait le rapatrier.

Ce train, nous le savons, se mettait en route à neuf heures trois minutes.

## VIII.

Léopold Lantier reprit de nouveau le chemin de Port-Créteil, le surlendemain du jour où il était allé louer un pavillon. Midi sonnait au moment où il arriva chez le restaurateur chargé de la location.

Le cousin de Pascal portait comme la première fois un costume de bourgeois cossu, et une perruque grise fort bien faite qui le vieillissait et le rendait complètement méconnaissable.

— Exact, comme vous voyez... dit-il en entrant.

— Parfaitement, monsieur... Je vous attendais.

— Vous avez vu le propriétaire ?

— Oui... Les actes de location sont prêts et signés... Vous n'avez qu'à en prendre un, signer l'autre, payer six mois de loyer et les impositions de l'année entière, et je vous remettrai les clefs...

— C'est au mieux...

L'ex-réclusionnaire signa, versa l'argent et reçut les clefs.

— Maintenant, dit-il, je vais donner un coup d'œil à l'immeuble où je serai désormais chez moi...

— Désirez-vous que je vous accompagne ?

— Inutile de vous déranger... Je sais le chemin et ne m'égarerai point en route...

Et Léopold partit pour le numéro 37 de la rue du Cap.

Une fois dans la maison qu'il venait de louer, il ouvrit les volets et visita minutieusement toutes les pièces. Il descendit au sous-sol, qu'il examina de nouveau avec une grande attention.

Dans la cuisine il fouilla les tiroirs d'un buffet de bois blanc et il trouva plusieurs couteaux. L'un d'eux, vulgairement appelé « couteau de boucher » semblait avoir peu servi.

La pointe en était acérée ; la lame épaisse et forte fraîchement émoulu coupait comme celle d'un sabre ture. Après avoir honoré ce couteau d'une attention particulière, Léopold remit au fond du tiroir et poursuivit ses investigations.

Un bûcher attachant à la cuisine renfermait une provision de bois sec pour les cheminées.

— Du combustible ! murmura-t-il avec une sourire d'une singulière expression. Ça suffira pour échauffer toutes les pièces le jour du petit bal intime que je me propose de donner...

Léopold termina sa visite, rattacha les persiennes, ferma les portes puis, faisant le grand tour par le pont de Créteil, regagna le chemin de fer à Saint-Maur-les-Fossés.

Comme l'avant-veille, à neuf heures moins un quart, l'ex-réclusionnaire se promenait sur le trottoir, devant le magasin de madame Laurier, attendant le trottin Zénaïde.

À neuf heures précises, la gamine sortit et prit le chemin de la place de la Bastille pour gagner le faubourg Saint-Antoine où demeurait sa mère.

Léopold suivit Zénaïde, mais cette fois il n'attendit pas pour lui parler qu'elle fit sa station quotidienne en face de la joaillerie que nous connaissons. Il l'aborda sur la place de la Bastille.

La petite le reconnut à l'instant et se dit que de cette rencontre allait sans doute résulter pour elle quelque nouvelle aubaine.

Aussi, ralentissant le pas, elle dit avec un sourire :

— Bonsoir, monsieur... Ça va bien, monsieur ?..

— Merci, mon enfant... — Et vous ?

— Oh ! moi, je me porte comme un charme... bon pied... bon œil... et de l'appétit comme un petit loup... Est-ce que nous avons à causer ?

— Toujours.

— Vous voulez savoir sans doute si les dentelles sont arrivées ?

— Je suis certain d'avance qu'elles ne le sont pas, puisque vous m'avez affirmé qu'on les recevrait vendredi...

— Il n'y a rien de changé... — Elles arriveront vendredi soir, et samedi la demoiselle de magasin, vous savez, la pimbêche, ira les porter rue de Varennes...

— Ne nous occupons donc plus des dentelles...

— C'est ça... Vous voulez me demander quelque chose... Ne tournez pas autour du pot... Demandez tout de suite...

— Je vais le faire, mais ici nous sommes coudoyés par trop de gens, et ce que j'ai à vous dire exige impérieusement le mystère...

— Dame ! ...le moyen ?... Il y a du monde un peu partout.

— Rien de plus facile que d'éviter les indiscrets... Montez en voiture avec moi... Nous causerons tout à notre aise...

Zénaïde se gratta l'oreille en baissant la tête... La petite faubourienne était précocée, nous le savons, et douée d'une imagination très vive... Elle se demanda sérieusement si son interlocuteur ne songeait point à l'enlever, et elle hésitait.

— Vous vous défiez de moi... fit Léopold en souriant.

— Je ne me méfie pas, répliqua le trottin, mais j'aime mieux causer avec vous autre part que dans une voiture...

— Où ?

— Tenez, par exemple, le long du canal. C'est désert et personne ne pourra nous entendre...

— Soit .. Venez...

Le cousin du constructeur se dirigea vers le canal.

Zénaïde le suivait.

Aussitôt qu'ils eurent dépassé les voitures stationnant devant la gare de Vincennes, ils ralentirent le pas.

— Ecoutez-moi avec attention... dit Léopold à la gamine. Vous êtes remplie d'intelligence et vous me comprendrez facilement.

— Monsieur, je suis tout oreilles.

— Ou je me trempe fort, ou vous n'aimez pas beaucoup mademoiselle Renée, votre demoiselle de magasin.

— Ah ! par exemple, vous ne vous trompez pas ! Non certes, je ne l'aime guère ! — C'est une pécote, une sainte-nitouche,

que madame Laurier envoie chez ses meilleures clientes sous prétexte qu'elle a plus de tenté et plus d'acquis que moi... Elle refuse les gratifications, cette demoiselle... Moi je ne suis pas fidèle et je les empochais... Elle me fait du tort, et je la déteste...

— C'est une raison, répondit Léopold en riant, seulement je la trouve mauvaise.

— Comment ? mauvaise ?

— Sans doute... Mademoiselle Renée est charmante, tout à fait charmante, et ce n'est point sa faute si madame Laurier l'apprécie...

Zénaïde pinça ses lèvres et regarda son interlocuteur du coin de l'œil.

— Tenez, monsieur, dit-elle après une ou deux secondes de silence, je comprends maintenant pourquoi vous avez cherché à me rencontrer, à me parler... et pourquoi vous m'avez donné des boucles d'oreilles et deux pièces d'or...

— En vérité !

— Oui, monsieur, et si vous avez pour deux sous de franchise, vous conviendrez que j'ai deviné juste.

— Qu'avez-vous deviné ?

— Ceci : Toutes vos questions sont de la frime ! Il n'y a qu'une seule chose qui vous intéresse, une seule chose que vous teniez à savoir...

— Et cette chose ?

— C'est ce que fait notre demoiselle de magasin, dont vous êtes amoureux et à qui vous voulez conter fleurette... Est-ce vrai ?

— Eh ! bien, oui, c'est vrai... dit Léopold, comme malgré lui.

— Pardine ! j'en étais sûre ! ! reprit la petite avec un accent de triomphe. J'ai l'œil américain... A présent, voulez vous savoir mon opinion ?

— Sans doute.

— Eh ! bien, vous perdez votre temps.

— Pourquoi donc ?

— Parce que vous n'arriverez à rien... Mam'selle Renée est bégueule... elle a fait sa poire et elle pose pour les ingénues de Nanterre...

— Qu'est-ce ça fait, puisque je l'aime ?

— Un peu... beaucoup... passionnément... pas du tout ? — fit en riant la gamine.

— Passionnément !

— Le sait-elle ?

— Il est impossible qu'elle s'en doute...

— Et vous voudriez me charger pour elle d'une lettre brûlante ?...

— Non... Je ne veux pas lui écrire... Je veux lui dire de vive voix que je l'adore...

— Parfait ! mais je ne vois pas du tout à quoi je peux vous servir...

— À bien des choses.

— Lesquelles ?

— Demain matin, en arrivant chez madame Laurier, vous ferez semblant d'être souffrante... vous vous plaindrez d'avoir mal à la tête...

— Dites donc, monsieur, ça ne va pas être amusant à jouer cette comédie-là, savez-vous...

— Je le sais à merveille, mais je sais aussi que vous la jouerez assez bien pour qu'on y croie et, comme toute peine mérite salaire, je vous donnerai deux louis.

L'œil de la gamine étincela. Elle pensait :  
— Deux louis et deux louis que j'ai déjà, ça fait quatre louis... Je m'enrichis, sans que ça paraisse.

Puis tout haut :

— Ça suffit, monsieur. J'aurai mal à la tête... Je serai souffrante... Je me plaindrai... Soyez paisible, m'ama Laurier n'y verra quo du feu ! Après ?

— Le soir, en rentrant chez votre mère, vous vous plaindrez de plus en plus...

— Facile... et ?

— Et, le lendemain, vous resterez au lit toute la journée.

Zénaïde fit un haut-le-corps.

— Toute la journée l'aurait-elle. Sans boire ni manger ?

— Vous pouvez bien faire abstinence pendant vingt-quatre heures...

— Oh ! ça monsieur, c'est impossible !... C'est pour le coup que je tomberais vraiment malade. Mais ça n'empêche rien... Je mangerai quand même... J'aurai apporté quelque chose la veille au soir, et je « tortillerai » pendant que maman sera dehors. Ah ! ça mais, dites donc, monsieur, ça fait une comédie double...

— Aussi, aux deux louis, j'en joindrai trois autres...

— Cinq louis ! Et Zénaïde, ivre de joie. Cent francs pour rester couchée et pour ne rien faire ! ! C'est ça qui me botte ! ! Vous êtes un malin, vous profiterez de mon absence pour entrer au magasin quand madame sera sortie, et pour faire vos déclarations à mam'zelle Renée...

— C'est cela même...

— Et ça n'est pas bêt. du tout.

La gamine riait sous cape.

— Je connaîtrai les intrigues de la demoiselle de magasin, pensait-elle, et si elle veut la faire à la grande pose avec moi, tant pis pour elle... j'en ferai un potin !

— Ainsi, nous sommes d'accord ? demanda Léopold.

— Certainement... à condition que vous me donnerez cent francs...

— Je vais vous les donner tout de suite. J'ai confiance en vous, moi... je paye d'avance...

Léopold tira son porte-monnaie, l'ouvrit et y prit cinq louis.

Les feux lointains du gaz mirent des fauves reflets sur les pièces d'or qui miroitaient sous les yeux de l'apprentie. Comment résister aux séductions de cet argent qui promettait tant de bonbons, tant de gâteaux, tant de colifichets, sans compter les soirées passées au spectacle ?

Nous savons que Zénaïde ne songeait même pas à lutter. Elle tendit la main. Les louis y tombèrent avec un petit bruit métallique.

— Merçi, monsieur... balbutia la gamine, à qui l'émotion coupait la voix.

— Vous vous souvenez de ce que vous aurez à faire ?

— De point en point... Demain, souffrante... Après demain, au lit...

— C'est cela même... Au revoir, mon enfant !...

L'apprentie quitta Léopold après avoir noué ses pièces d'or dans un coin de son mouchoir de poche, et, coupant à travers les petites rues de son quartier qu'elle connaissait sur le bout du doigt, elle regagna l'artère principale, c'est-à-dire la rue populeuse et industrielle du faubourg Saint-Antoine.

Pendant quelques secondes, Léopold la suivit des yeux en souriant. Lorsqu'elle eut disparu dans l'ombre, il revint sur ses

pas jusqu'auprès de la gare de Vincennes, regarda l'heure à sa montre, prit une voiture et se fit conduire rue de Navarin, en murmurant :

— Je vais me coucher et dormir... A demain les affaires sérieuses...

## IX

Renée, Jules Verdier et Zirza la blonde éprouvaient une mortelle inquiétude. Trois jours s'étaient écoulés sans qu'on eût reçu la moindre nouvelle de Paul.

Jules se demandait s'il ne ferait pas bien de prendre le train de Belgique et d'aller se mettre, à Anvers, à la recherche de son ami. Zirza approuvait fort ce projet.

La fille de Marguerite, avons-nous besoin de le dire, craignait plus que tout le monde qu'il fût mis immédiatement à exécution.

Un empêchement imprévu survint. L'étudiant en médecine reçut une dépêche de son père, qui l'appela en toute hâte à Poitiers auprès de sa mère gravement malade.

Entre l'amour filial et la simple amitié hésiter était impossible. Jules n'hésita pas et partit le soir même, laissant Zirza seule, la chargeant de prévenir Renée de l'obstacle insurmontable qui l'empêchait d'aller en Belgique, et ajoutant la recommandation expresse de lui télégraphier l'arrivée de Paul, aussitôt qu'elle en aurait connaissance.

Le lendemain Zirza se rendit rue Beautreillis avant le départ de Renée pour son magasin, et s'acquitta de la commission de Jules.

Paul ne se doutait point, et pour la meilleure de toutes les raisons, des angoisses dont son inexplicable silence était cause. Il avait rédigé une dépêche pour annoncer son prochain retour, mais le garçon de « l'Hôtel de la Grande Place » chargé de porter cette dépêche au télégraphe, l'avait perdue en route et s'en était pas vanté.

Zirza trouva son amie dans les larmes. Elle la consola de son mieux, sans parvenir à dissiper le sombre chagrin qui s'était emparé de la pauvre enfant, et ce fut le cœur bien gros, les yeux toujours humides, que Renée se rendit chez madame Laurière jour-là.

Zirza lui dit en la quittant :

— Je serai ch z toi, ce soir, à neuf heures...

Je suis sûr que nous trouverons chez ta concierge une dépêche de Paul...

Renée soupira sans répondre. Elle n'osait pas espérer...

Le trotin Zénaïde, jouant à merveille le rôle indiqué par Léopold, arriva de plus d'une demi-heure en retard. Elle se plaignait d'un violent mal de tête, et par moments elle toussait à se rompre un vaisseau dans la poitrine.

Madame Laurier, ne pouvant soupçonner la comédie italienne dont son apprentie la rendait dupe, l'entoura de petits soins.

— C'est un gros rhume qui commence, mon enfant, lui dit-elle, je vais te faire faire de la tisane bien chaude et bien sucrée, et tu retourneras ch z ta mère plus tôt que de coutume.

La fille de Marguerite s'attendrit de son côté sur les prétextes souffrances de la petite misérable, et sortit pour lui acheter une boîte de pâte pectorale afin de rendre sa toux moins pénible.

L'apprentie, corrompue jusqu'aux moelles malgré sa grande jeunesse, riait « in petto » de voir qu'on prenait son mal au sérieux, et trouvait drôle d'être « chouchoutée » (c'était son mot),

par la douce enfant qu'elle se proposait de trahir d'une façon infâme.

Madame Laurier était très ennuyée de la maladie soudaine du trotin, qui la privait d'une auxiliaire indispensable pour les courses. Or, précisément ce jour-là, elle avait à faire d'importantes livraisons.

— Renée, mon enfant, dit-elle à la fille de Marguerite, je vais être obligée de vous envoyer chez des clientes.

— Je serai prête quand il vous plaira, madame.

— Vous prendrez une voiture afin d'être plus tôt de retour.

— Oui, madame.

— Vous avez préparé les livraisons ?...

— Il ne me reste qu'à mettre dans un carton les dentelles de madame la comtesse de Vergis.

— Probablement, dans chaque maison, on demandera les factures... Je vais les remplir, mais vous ne les présenterez que si on les demande.

— C'est entendu, madame...

Aussitôt après le déjeuner Renée sortit en fiacre avec une demi-douzaine de petits cartons. Les dentelles sont une marchandise peu encombrante.

Zénaïde, quoique douée du plus robuste appétit et de la plus indomptable gourmandise, n'avait mangé qu'à peine. Elle jouait son rôle en conscience, et se résignait à jurer de peur de se trahir.

Ensuite elle était retournée à son travail, mais la patronne lui ayant recommandé d'éviter la fatigue, il nous paraît superflu d'affirmer qu'elle en prenait fort à son aise avec la besogne.

Plusieurs clientes se présentèrent. Madame Laurier, priée de sa demoiselle de magasin, dut se multiplier pour répondre aux acheteuses.

Elle commençait à respirer et le coup de feu semblait fini quand un homme de soixante-cinq ans environ entra dans le magasin.

Cet homme avait la barbe et la chevelure d'une blancheur de neige. Une grande pelisse doublée et garnie de fourrure l'enveloppait, et un binocle aux verres légèrement teintés de bleu était à cheval sur son nez. Il offrait, à première vue, l'apparence d'un riche étranger.

Madame Laurier, flairant un client d'importance, l'accueillit avec une révérence de la bonne école, accompagnée du plus gracieux sourire, et lui demanda :

— Vous désirez, monsieur ?

— Voir des dentelles... répondit-il avec un accent exotique très prononcé.

En entendant le timbre de cette voix l'apprentie tressaillit, leva vivement la tête et fixa sur le nouveau venu ses yeux agrandis par la curiosité.

Madame Laurier reprit :

— Des dentelles, pour quel usage ?

— Pour garnir une robe...

— De visite ou de bal ?

— De bal.

— Des volants, sans doute ?

— C'est cela même...

— En dentelles riches ?

— En point de Malines.

— De quelle hauteur ?

— Quarante centimètres environ.

— Combien faudra-t-il de mètres pour garnir la robe ?

— Environ vingt-cinq...

L'excellente madame Laurier sourit de nouveau. La dentelle demandée par l'acheteur étant d'un prix élevé, vingt-cinq mètres représentaient une somme assez ronde et devaient lui procurer un joli bénéfice.

Elle passa derrière le comptoir, prit un carton numéroté qu'elle ouvrit, et en tira une pièce de Malines qu'elle déroula et qu'elle étala sur le revers de sa main.

— Voici, monsieur, quelque chose de très beau, fit-elle. Je ne crois pas que vous puissiez trouver mieux.

— Combien le mètre ?

— Cinquante francs.

— C'est un peu cher.

— C'est cher, mais c'est beau... Du reste, monsieur, en voici d'autres... d'un prix moins élevé.

Madame Laurier ouvrit un second carton et étala sous les yeux de l'étranger une pièce de dentelles assez médiocre ; mais de marchand bien connue, qui fait valoir par la comparaison la première marchandise offerte.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 octobre, 1882—No 146.

## LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

### XIII

#### LE SACRIFICE DE CLOTILDE.

— Tâchez de me trouver une nouvelle occasion de vous faire plaisir.

— J'y songerai.

— En même temps si vous découvrez une perle pour moi..

— Les mariages sont écrits dans le ciel, le votre se fera tout seul.

Chaumas s'entretint quelques instants encore avec le jeune homme, puis il lui serra chaleureusement les deux mains, et le quitta.

Tout radieux du succès de son entremise, il retourna chez Paulin Gualbert. Le docteur comprenait que Clotilde comptait garder le secret de la résolution prise, jusqu'au moment où elle aurait pleinement réussi. La pauvre enfant n'ignorait point qu'elle aurait à lutter contre la vanité de sa mère, et qu'il lui serait difficile d'obtenir l'autorisation de se dévouer. Mais Clotilde possédait une beauté servie par une volonté puissante, et Chaumas savait qu'elle l'emporterait dans la lutte.

Depuis le malheur qui frappait les siens, Clotilde ne quittait guère Amice.

Leur affection se cimentait des larmes versées. Non que Clotilde pleurât sur elle-même, mais elle ne pouvait assister sans un chagrin profond au désespoir de sa mère, à la douleur plus sourde, mais non moins profonde de son père. En vain s'efforçait-elle de ranimer leur courage, les moindres détails de la vie suffisaient pour ranimer dans l'esprit de Mélanie des regrets aussi aigus que stériles, et pour provoquer des scènes pénibles durant lesquelles elle écorait le malheureux André.

Quand Chaumas entra souriant dans la salle à manger où se tenaient les jeunes filles et Julie, elles comprirent à l'expres-

sion de son regard qu'il avait réussi, et toutes deux lui saisirent affectueusement les mains.

— J'ai fait ce que vous avez voulu, mon enfant, dit le docteur ; désormais vous êtes inscrite en qualité de « demoiselle de salon » au magasin des « Deux-Mondes. »

— Merci ! merci ! docteur.

— La place ne sera pas gaie, je le crains, et plus d'une fois vous aurez besoin de rappeler à vous votre courage... Songez-y, vous vous trouverez au milieu de jeunes filles n'ayant pas reçu la même éducation, et qui, vous déviant supérieure à elles, vous feront payer cher cette supériorité... Enfin, si vous souffrez, si cette situation vous paraît intolérable, vous me le direz...

J'ai vu Mme Barnabé qui tient le personnel féminin sous sa direction. Très raide, et s'efforçait de paraître imposante, cette Mme Barnabé ! Son joug doit être assez dur. Heureusement vous aurez Athanase Bernard pour vous ; c'est le meilleur des hommes, sous une apparence un peu froide : un cœur d'or et une haute intelligence. A propos, quand part Landry ?

— Dans quinze jours.

— Vous lui direz d'envoyer aux « Deux-Mondes » les toiles de genre et les têtes de fantaisie garnissant son atelier. On vient de créer de magnifiques galeries d'objets d'art dans la maison, et je suis certain qu'il y trouvera le placement de ces toiles.

— Vous pensez à tout, docteur.

— Ah ! j'oubliais de vous dire que vous toucherez dix huit cents francs, et que par exception vous quitterez le magasin à sept heures.

— Puis-je entrer en fonctions demain ?

— Si vous le désirez.

— Allez voir mon père, docteur ; il me semble affaibli, découragé.

— Je lui trouverai un emploi, mon enfant, de cette façon il gardera moins de temps pour songer à sa ruine.

Les deux cousines restèrent seules. Amice ne relevait pas la tête. Le front dans ses mains, elle pleurait.

— Veux-tu m'enlever mon courage ? lui demanda Clotilde. Si tu voyais ta mère réduite à une situation précaire ne ferais-tu point ce que je fais ? Va, je ne connais pas la vanité, et je trouverai plus de véritable orgueil à me sacrifier pour les miens qu'à demeurer près d'eux, ajoutant ma tristesse à leur désolation. Je m'habituerai vite à cette situation, va, ma chérie ; je lui devrai tant, que j'en arriverai presque à l'aimer...

Je viens d'avoir, ce me semble, une excellente idée ! la mère de Balsamie est guérie grâce aux soins du docteur Chaumas, je la prendrai pour servante. Sans doute elle manquera d'expérience sur bien des points, mais tu lui enseigneras ce qu'elle ignore. La pauvre créature ne sera pas difficile pour le prix de ses services ; Balsamie coudra pour la maison, et ma mère sera servie. Elle a tellement perdu l'appétit, la pauvre mère, qu'elle ne se montrera pas exigeante pour une cuisine qui sera d'abord un peu sommaire. Nous allons commencer par prendre ces arrangements, avant de parler de ce qui me concerne.

Balsamie et sa mère acceptèrent avec joie ce que proposait Clotilde. Il fut convenu que la mère s'occuperait de l'appartement et de la cuisine, et que Balsamie, qui trouvait un peu de travail de couture à faire dans le voisinage, s'installerait chez Mme Cualbert, lui rendant au besoin de menus services. La mère et la fille seraient nourries dans la maison.

Toutes ces choses préparées par les deux cousines, Clotilde descendit les soumettre à sa mère.

Celle-ci les approuva avec une joie manifeste. La crainte d'être obligé de se passer de servante la torturait. Rassurée sur ce point, elle témoigna à Clotilde une tendresse plus expansive qu'elle n'avait fait jusqu'alors.

La jeune fille saisit ce moment pour lui parler de la résolution qu'elle venait de prendre d'accepter la situation trouvée pour elle par le docteur Chaumas. Quand Mélanie comprit que sa fille allait être « essayeuse » aux « Deux-Mondes », elle poussa un cri de colère et d'indignation.

— Jamais je n'y consentirai, dit-elle, jamais ! entendez-vous. N'est-ce pas assez que notre ruine nous oblige à rompre nos anciennes relations, voulez-vous encore nous voir rabaissés à ce point ? Vendrez-vous des robes ou des manteaux à des jeunes filles que vous tutoyiez hier... Non ! non ! ce ne sera pas ! Votre père même vous y autoriserait que je refuserais mon consentement...

Clotilde laissa passer ce premier mouvement de colère. Elle connaissait trop sa mère, pour ne point savoir qu'elle triompherait de ce sentiment de vanité révoltée. L'égoïsme de Mélanie l'emporterait encore sur son orgueil. Clotilde ne répondit donc rien aux observations emportées de sa mère, mais quand celle-ci à bout d'arguments et de récriminations contre le mari qui l'avait ruinée, garda un silence morose, Clotilde répliqua avec calme :

— Je n'irai jamais contre votre volonté, vous le savez. En acceptant une situation dont je n'eusse pas rougi, je croyais me dévouer pour vous, n'en parlons plus. Mes dix-huit cents francs d'appointements représentaient bien des douceurs. Grâce à eux vous aviez Marthe et Balsamie à votre service, la table eut été meilleure, vos privations de toilette moins grandes... n'y songez plus...

— Mais, demanda Mélanie alarmée, ne vous serait-il point possible de gagner quelque chose à la maison ?

— Je me suis informée, ma mère ; vous le savez, je ne sais aucun métier lucratif. On ne m'a point sérieusement appris à coudre. Sans doute je fais assez bien la tapisserie, mais en restant tout le jour courbée sur un métier, j'arriverais à peine à gagner un franc. Le loyer payé il nous reste pour vivre deux mille francs, sur lesquels il faut prendre le chauffage, l'éclairage, l'habillement, les frais de maladie si l'un de nous est souffrant. Vous pouvez bien admettre qu'il faudra mille francs pour ces dépenses diverses. Que restera-t-il pour la table ? Quatre-vingts francs à peu près... Vous voyez bien que nous ne pouvons avoir de servante...

— Mais cependant, Clotilde, je ne saurais faire ni la cuisine ni le ménage.

— Je vous épargnerai le plus qu'il me sera possible la peine de vous en occuper, mais alors je ne travaillerai pas, et partant je ne gagnerai rien !

— Oh ! fit Mélanie en versant des larmes de rage, descendre à ce point ! Etre réduites à cette misère par la faute d'un homme stupide qui n'a pas su prévoir qu'une valeur montée à un taux exagéré, devait fatalement descendre ! Faut-il avoir apporté quatre cent mille francs de dot à un imbécile pour se voir privée brusquement du nécessaire. Si j'avais eu près de moi cette femme et sa fille, elles m'auraient suffi... Je ne me serais pas avilie en descendant à des travaux dégradants... Voyons, Clotilde, il doit y avoir un autre moyen de sortir d'embarras ?

— Je n'en connais point, ma mère, répondit la jeune fille d'une voix plus douce ; Vous exagérez beaucoup la grandeur de mon sacrifice. Savez-vous seulement si jamais une seule de nos

anciennes amies viendra aux « Deux-Mondes ? » N'ont-elles point des fournisseurs et des couturières inventant des modèles plus riches et des fantaisies plus ruineuses. La clientèle de ces grands magasins n'est pas celle du monde que vous fréquentez.

Le docteur Chauvins avait pris ses précautions, d'ailleurs. Je ne devais être connue que sous le nom de Mlle Clotilde. Cela est tout arrangé, je vous assure. J'apportais cent cinquante francs par mois à la maison ; je gardais la liberté de mes dimanches et de mes soirées. Nous nous retrouvions réunis à la table de famille pour l'heure du souper.

Ceux de nos anciens amis qui se souviennent assez loyalement pour venir nous voir, nous rencontrant toutes deux, ne se douteraient jamais que j'emploie mon temps dans un magasin, à essayer des manteaux et à draper des mantilles. Réfléchissez, ma mère, c'est en songeant à vous que j'ai pris cette résolution ; un seul mot suffira pour que j'y renonce, mais qui sait si, plus tard, en présence des privations auxquelles vous serez condamnée, vous ne regretterez point de l'avoir dit.

Mélanie se récria encore, discuta, hésitant entre l'orgueil froissé et l'égoïsme aux abois. Avec une angélique douceur sa fille réfuta ses arguments, adoucit ses craintes, et mit autant de précautions tendres à la convaincre qu'elle devait accepter son sacrifice, qu'une autre l'eût fait pour se décharger d'un fardeau.

— Au moins, tu me jures que jamais ton nom ne sera prononcé ?

— C'est convenu ; M. Besnard seul le connaîtra.

— Alors fais ce que tu voudras... Au surplus, je ne suis pas seule maîtresse ici, du moment que ton père t'approuve... Ai-je le droit de le condamner à des privations de chaque heure... Quelque indigne qu'il soit de ma tendresse, je te laisse libre de te dévouer pour lui.

Clotilde l'embrassa et courut annoncer à sa cousine, ce qu'elle appelait une bonne nouvelle.

Le jour même Marthe et Balsamio entrèrent en fonctions.

Toutes deux, faibles encore, sentaient par intervalles des frissons de fièvre. Cependant elles pouvaient travailler, et leur bonne volonté devait suppléer à la science qui leur faisait défaut. Marthe jadis avait été servante. Elle quitta une maison dans laquelle on la traitait bien, pour épouser celui qui devait être la douleur et la honte de sa vie.

Depuis qu'elle avait été arrachée au bouge de la cité misérable dans laquelle elle vivait, Marthe se sentait renaître ; l'idée de servir Mme Gualbert lui sourit. Elle vit la mère à travers Clotilde, et comprit que la reconnaissance adoucissait pour elle bien des ennuis. Du reste la jeune fille la mit sommairement au courant, ouvrant les armoires au linge, désignant la place de l'argenterie, celle des porcelaines.

Balsamio prit place dans l'embrasure d'une étroite fenêtre, et se mit à coudre, laissant à Mélanie l'illusion que désormais il avait une femme de chambre et une cuisinière.

Le dîner fut presque gai. Clotilde vida dans les mains de Marthe sa bourse de jeune fille.

Le soir venu Clotilde embrassa tendrement sa mère, et se fit dans les bras de son père qui la comprenait mieux et l'aimait davantage.

La dernière de ses caresses fut pour Laundry.

— Oh ! lui dit celui-ci dont les yeux se mouillèrent de larmes, j'ai eu tort d'accepter ton sacrifice. Vois-tu, Clotilde, je tremble maintenant d'avoir agi en lâche ! Mon devoir était de rester ici, à la tête de la famille ruinée ; de porter le fardeau le plus lourd, et je te laisse !

— Ton devoir est de partir, Laundry, et de devenir célèbre. C'est de toi que nous attendons tous un avenir meilleur. Est-ce que là bas tu ne trouveras que des ronces sur ta route ? Pauvre ami ! N'auras-tu point des heures de découragement et d'anxiété ? Ne connaîtras-tu pas la défiance de soi-même, la langueur de la solitude, le mal du pays, plus terrible que la « Malaria » elle-même. Et je ne serai pas là pour te répéter : courage ! Et je ne pourrai rien que t'écrire de longues pages pour te dire combien vous t'aimons.

Reviendras-tu durant l'espace de ces cinq longues années ? Va, si tu possèdes pour te souvenir l'espoir de dominer un jour la foule, d'arriver à la gloire, à la fortune, tu connaîtras plus d'un tourment et tu subiras plus d'une épreuve. Le peu que je vais faire nous permettra d'attendre ton retour. Mais quoique je t'entende, je ne donnerai à la famille qu'une aide insuffisante. Il t'appartiendra de la sauver...

— Sœurs, demanda Laundry d'une voix plus basse et plus oïntive, quand je serai loin, tu parleras de moi avec Amice...

— Je te le promets.

— Et crois-tu ?

— Dieu seul lit dans son cœur, répondit Clotilde qui n'aurait pu sans mentir donner à son frère une espérance ; hélas ! nous sommes si éprouvés que pour garder tout notre courage, le meilleur est de nous jeter dans ses bras.

Ils se quittèrent sur ce mot, fortifiés l'un par l'autre, résolus à cubir l'épreuve du présent et à se montrer dignes de l'avenir.

## XIV

JEAN DÉBACLE.

Un homme au visage ravagé, aux yeux étincelants sous des sourcils fauves venait de descendre d'un wagon de troisième classe, brisé par le voyage, et paraissant pris de frissons fiévreux ; après avoir cherché du regard dans quel débit de vins et de liqueurs il trouverait à meilleur compte un réconfortant, il se dirigea d'un pas chancelant vers le cabaret le plus malfamé avoisinant la gare de l'Ouest.

Ses vêtements se composaient de guenilles raccommodées en vingt endroits ; sa casquette dont la visière tenait à l'aide de deux ficelles projetait une ombre sur sa figure hâlée. La bouche agitée d'un mouvement convulsif remuait sans qu'il prononçât de paroles. Arrivé devant le cabaret, il tomba plus qu'il ne s'assit sur un banc placé entre deux caisses de bois peint renfermant des fusains étiques, puis frappant rudement sur la table.

— Un cinquième d'eau de vie, dit-il, un chiffon de pain et des journaux.

Un garçonnet de quinze ans environ, en tablier bleu, la tête ébouriffée sous une chevelure phénoménale, apporta ce que souhaitait le nouveau client.

Celui-ci commença par remplir à demi son verre, poussa un soupir de soulagement, quand la brûlante liqueur lui eut rendu une force factice, puis il saisit le journal. La feuille, tachée de vin, marquée par des pouces graisseux, était une de celles que le peuple dévore, sous de prétexte qu'elles servent à défendre ses droits et à réclamer ses libertés !

Pendant un moment l'homme s'absorba dans sa lecture ; mais à mesure qu'il avançait une teinte de pourpre plus foncée s'étendit sur son visage, des mouvements rapides agitèrent les doigts, et des jurons mal étouffés passèrent ses lèvres.

Sans qu'il s'en doutât, depuis un instant, le nouveau venu était l'objet de l'examen approfondi d'un autre buveur assis avec un camarade devant une table de zinc, et séparée de celle du liseur par les arbustes garnis de feuilles à demi roussies par la chaleur.

Tantôt, croyant reconnaître celui qu'il examinait, Pierre Langlois faisait un mouvement pour lui tendre la main ; tantôt craignant de se tromper, il reprenait son verre, le choquait contre celui de son camarade, et buvait lentement avec l'expression de ceux qui savourent une boisson exquise.

Cependant l'homme qui lisait le journal froissa la feuille dans sa main, frappa la table de son poing fermé, et répéta :

— Les canailles ! Oh ! les canailles !

— C'est sa voix aussi, murmura Pierre Langlois ; parbleu nous allons rire, au surplus il n'y a pas d'offense !

Et s'approchant de celui dont la colère montait avec l'ivresse :

— Si je ne me trompe, dit-il, vous êtes Jean Débâcle ?

— Langlois ! mais oui, mon vieux, Jean Débâcle ! Et voici Laurent Marcel, un ancien compagnon de chantier.

Jean Débâcle tendit les deux mains, se tourna du côté de la porte du marchand de vin, comme s'il allait commander une consommation digne des amis qu'il rencontrait d'une façon inattendue, mais une réflexion tardive, et le son creux rendu par ses poches arrêtèrent son élan.

Les deux compagnons l'avaient compris.

— C'est moi qui régale ! fit Langlois ; seulement il me semble que nous avons trop de choses à nous dire pour rester dehors ; entrons dans un cabinet, chez le mastroquet, nous y serons plus à l'aise.

— Ça va ! répondit Jean Débâcle, j'en ai long à vous dire, et je ne sais si ce soir vous aurez le temps de m'apprendre tout ce que je veux savoir.

Les trois hommes passèrent dans une petite pièce, puis munis d'un litre d'eau-de-vie, de cartes et de journaux, ils congédièrent le garçon.

— Ainsi te voilà revenu ! dit Langlois, revenu après plus de dix ans de souffrance subies pour la bonne cause.

— Oh ! fit Jean Débâcle en serrant les poings, on ne saura jamais ce que j'ai souffert. On parle de l'enfer ! Je sais ce que c'est maintenant. Mais patience, tous les comptes se règlent, et je reviens pour en demander. Oh ! je sais qu'ils sont maintenant dans Paris, un tas d'imbéciles, fraternissant et buvant en chœur à l'Amnistie, trouvant que leurs députés sont de grands hommes disposés à couvrir de fleurs les journaux qui la demandaient. Mais je ne suis pas de ceux là, moi ! Non, tonnerre, je n'en suis pas !

— Et pourtant, tu es satisfait d'être revenu, Jean Débâcle ?

— Satisfait ! Si l'on ne nous avait pas amnistiés en masse, je serais revenu seul, mon plan était fait... j'étais disposé à braver les dangers d'une évasion... la mort chez les Kinaques, la faim dans le désert... tout, plutôt que de rester au milieu de cette chiourme odieuse, et de compagnons manquant de résolution pour devenir libres. On nous a rapatriés, c'est bien. Mieux valait, après tout, sentir un navire sous les pieds que de risquer sa vie dans une pirogue... J'ai profité de l'occasion, et me voilà.

— Oh ! tu pourras rentrer au chantier, dit Langlois, je me charge de te présenter aux nouveaux patrons, et aux camarades.

— Merci, répondit Jean Débâcle d'une voix sombre ; avant

de reprendre le travail, j'ai à songer à plus d'une affaire. Depuis leur retour les anciens de Nouméa se gavent dans de prétendus banquets patriotiques, et croient ne plus rien avoir à réclamer, parce qu'on leur offre du veau et de la salade, et qu'en vivant du bleu, on crie : « Vive le République ! » — Vraiment ils se trouvent trop vite satisfaits ceux-là, et je ne suis pas d'un caractère si accommodant. On nous a payé notre passage, on nous ramène sur le pavé de Paris, et on nous dit :

« Tous les bras vous sont tendus, les ateliers vont s'ouvrir ! Vaincus dans la grande lutte vous rentrez en triomphateurs. » — On a pavoisé les rues, prononcé des discours, la foule s'est précipitée sur le port quand notre navire a accosté ; il y a eu des embrassades de frères et amis, des serments de revanche ! J'ai entendu tout cela et j'ai haussé les épaules !

Jean Débâcle avala la moitié d'un verre d'eau-de-vie, regarda ses deux camarades qui, les coudes sur la table, l'observaient avec une sorte de crainte, et reprit :

— On dirait que je vous étonne !

— Dame ! répondit Pierre Langlois, depuis dix jours tu comprends qu'on en coudoie pas mal, de revefants de la Nouvelle, mais tous semblent dans une telle allégresse qu'on dirait qu'ils viennent de conquérir Paris et la France,

— Oh ! fit Jean Débâcle, tu as raison, la leçon que ne leur profitera pas. Dix années d'exil et de tortures n'ont pu leur donner un peu de raison, et les habiles qui les ont entraînés gardent pour eux leur prestige. Ah ! les triples brutes ! Sais-tu pourquoi je me suis jeté dans le mouvement, Langlois ?

— Dame, répondit celui-ci, pour le triomphe de la Commune.

— Sans doute, mais que signifiait ce mot pour toi ?

— La Commune, c'était la Commune, quoi ! On nous criait ce mot là et nous allions. Il me semblait que cela voulait dire la liberté pour tout le monde, l'exercice de ses droits, et...

— Et le partage de la fortune des autres... ajouta Jean Débâcle.

— On en parlait, fit Langlois évasivement.

— Toi, reprit Jean, tu n'as pas longtemps marché avec nous.

— C'est vrai, j'avais trop d'enfants, et j'ai écouté ma femme.

— Moi j'étais seulement père d'une fille, et je ne songeais pas à prendre conseil de Marthe. Il y en a qui disent : je me suis battu pour des principes, pour mes droits, pour la liberté ! Je ne les contredis pas ! ça peut être vrai. Chacun a son mobile en ce monde. Quant à moi, je voulais être riche. J'étais pour l'égalité, le partage... ou la mort. Je trouvais qu'il y avait assez longtemps que je trimais pour me reposer ; il me semblait que l'unique bonheur de la vie, serait de s'asseoir devant des tables bien servies, d'y manger et de s'y griser à son aise.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883 — No 172.

#### INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui (12 octobre 1882) — les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 15 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même une file complète (brochée) de l'année 1882, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE., Éditeurs,

197 1886, Bureau de Poste.

No. 17 Ste Thérèse Montréal,